

Alessandro Barbero

LES YEUX DE VENISE

roman



Tallandier

LES YEUX DE VENISE

DU MÊME AUTEUR

- Le Divan d'Istanbul. Brève histoire de l'Empire ottoman*, Paris, Payot, 2013
- La Bataille des trois empires. Lépante, 1571*, Paris, Flammarion, 2012 ; coll. « Champs histoire », 2014
- Histoires des croisades*, Paris, Flammarion, coll. « Champs histoire », 2010
- Barbares. Immigrés, réfugiés et déportés dans l'Empire romain*, Paris, Tallandier, 2009 ; « Texto », 2011
- Poète à la barre*, Monaco, Éditions du Rocher, 2007
- Le Jour des barbares. Andrinople, 9 août 378*, Paris, Flammarion, 2006 ; coll. « Champs histoire », 2010
- Waterloo*, Paris, Flammarion, 2005 ; coll. « Libres Champs », 2015
- Charlemagne. Un père pour l'Europe*, Paris, Payot & Rivages, coll. « Biographie Payot », 2004
- Roman russe. Pour présager les tourments à venir*, Paris, Gallimard, coll. « Du monde entier », 2002
- La Belle Vie ou Les aventures de Mr Pyle, gentilhomme*, Paris, Gallimard, coll. « Du monde entier », 1998

ALESSANDRO BARBERO

LES YEUX DE VENISE

roman

TRADUIT DE L'ITALIEN PAR
PÉRETTE-CÉCILE BUFFARIA ET ARISTEO TORDESILLAS

TALLANDIER

Titre original : *Gli occhi di Venezia*
© Arnoldo Mondadori Editore S.p.A., Milano, 2011.
© Éditions Tallandier, 2016, pour la présente édition
et la traduction française.

2, rue Rotrou – 75006 Paris
www.tallandier.com

1*

Il y avait eu du soleil toute la journée, mais maintenant le vent de la lagune s'était rafraîchi et sur Venise le ciel se troublait. Matteo, droit sur l'échafaudage principal du palais en construction, essuya sa sueur de la manche trempée de sa chemise pour la énième fois : l'été, les journées de travail commençaient tôt et ne finissaient jamais. Il regarda le ciel pour évaluer le temps qui manquait avant que le soleil ne se couche ; aucune église n'avait encore sonné les vêpres, pas même celle des Frari qui, depuis quelque temps, pour on ne sait quelle manie du sonneur, les sonnait toujours avant les autres. Puis, il baissa le regard vers ses hommes au travail, en s'arrêtant avec calme sur chacun d'eux. Quiconque, étant là où il se trouvait, à vingt mètres de hauteur, aurait évité de regarder vers le bas, par crainte d'avoir le vertige, mais Matteo, qui était maçon depuis une vie entière, était tout autant à son aise sur des échafaudages que sur la terre ferme.

* Le lecteur qui achopperait sur des termes techniques ou étrangers qu'il ne connaîtrait pas pourra trouver une brève explication dans le glossaire à la fin de l'ouvrage.

En contrebas, à la hauteur du premier étage, trois manœuvres travaillaient rapidement en prenant des briques d'un panier presque vide ; en bas, sur le *campiello* désormais dans l'ombre, un garçon pieds nus mélangeait avec un bâton en bois de la chaux dans un bac, en attendant qu'on lui ordonne de l'apporter en haut, sur l'échafaudage. Matteo, gros, lourd, habitué à réfléchir avec calme à ses affaires et à ne pas se faire avoir, se demanda s'il n'aurait pas dû prendre un autre manœuvre, ou même deux : si son client voulait vraiment le travail fini d'ici l'année prochaine, il risquait de ne pas y arriver avec l'équipe dont il disposait maintenant. Mais le maçon n'avait pas compris si le sénateur Lippomano, en dépit de ses habits somptueux et du fier blason avec un lion rampant qu'il arborait, brodé sur le *felze* de sa gondole, avait assez d'argent liquide pour lui payer la totalité du travail : les difficultés qu'il avait faites avant de lui régler le dernier mois l'inquiétaient un peu. Il n'y a pas d'urgence à embaucher d'autres ouvriers, pensa Matteo, il y a largement le temps, lorsque l'on fait trop confiance aux patrons on est toujours perdant.

En descendant à l'étage inférieur de l'échafaudage, avec les planches qui vibraient dangereusement sous son poids, il ordonna à l'un des manœuvres d'aller en bas chercher un autre panier de briques, donna une tape sur l'épaule du dernier arrivé des trois manœuvres, qui était son fils Michele, puis descendit encore quelques marches et sauta directement dans la cour. Le palais prenait belle allure, et même l'architecte qui l'avait dessiné sur ordre du sénateur n'y aurait rien trouvé à redire ; certes, Matteo, dans sa vie, s'était toujours disputé avec les architectes : s'ils avaient pris une fois une brique dans la main, au lieu de rester toujours là, assis à leur table avec leur règle à section carrée et leur

plume d'oie, ils n'auraient sûrement pas eu de telles exigences ! Dans son milieu, on racontait qu'autrefois, mais il y a de ça vraiment des lustres, les palais et les églises, c'étaient les contremaîtres qui les construisaient, sans s'embarasser de tant de dessins et sans avoir besoin d'avoir étudié, et allez donc savoir pourquoi, les œuvres construites en ce temps-là, elles tiennent encore toutes debout ; mais, on le sait, le monde devient de plus en plus fou.

En soupirant, car au terme d'une journée de travail, même un colosse comme lui commençait à être fatigué, Matteo alla boire une goulée de vin à la bouteille que l'on avait mise au frais dans le seau du puits, précisément au centre du *campiello*. Le garçon qui remuait la chaux avait laissé tomber le baquet et maintenant il aidait le manœuvre à monter les briques soigneusement empilées dans le panier en osier. Matteo l'avait embauché une semaine avant, quand un autre garçon qui était dans l'équipe avait pris son congé : la paye était trop basse, disait-il, je trouverai mieux quelque part ailleurs, au pire, j'embarquerai. Le contremaître avait haussé les épaules : il savait comme lui qu'avec les payes d'aujourd'hui on peine à vivre, mais il devait bien nourrir sa famille, lui aussi. Un ducat par mois, c'est tout ce qu'il pouvait offrir, et, outre le manger, un endroit pour dormir à l'entrée de sa maison : mais, au moins, à manger, grâce à Dieu, il y en avait toujours en abondance, avec lui personne ne montait sur les échafaudages le ventre vide. Cependant, sans garçon, on ne pouvait pas travailler, et c'était une chance que soit passé par là cet Albanais perdu ; ils étaient nombreux dans la ville, ils travaillaient dur et il fallait les payer autant que les autres, mais celui-ci n'était guère plus âgé qu'un adolescent, tout juste arrivé à Venise, et seul, à ce qu'il semblait ; pourtant, il avait aussitôt plu à Matteo

ainsi qu'à sa femme. Mais oui, garde-le, lui avait dit Zanetta. Ils s'étaient mis d'accord : nourri et logé jusqu'à la fin de l'année, et c'est tout, comme on fait avec les apprentis dans les *botteghe* ; et puis, si tu apprends le métier, la paye suivra. En espérant que Lippomano continue à payer chaque mois, car si ce n'est pas lui qui donne les *zecchini*, nous autres nous pouvons tous mourir de faim. Maintenant, le garçon était là, en train de monter, en tenant à grand-peine par l'anse le panier trop lourd. Il s'appelait Zorze. Il deviendra un bon maçon pensa Matteo en observant ses jambes maigrelettes qui, cependant, commençaient à s'épaissir au niveau des mollets.

Puis, tout d'un coup, le garçon mit un pied en porte-à-faux, le lourd panier se renversa sur lui, il tomba de l'échafaudage avec un cri déchirant ; une pluie de briques s'abattit sur lui, et, un instant après, il était immobile et désarticulé sur les pavés. « Vierge Marie » s'écrièrent-ils tous ; Matteo courut et en un instant il était agenouillé à côté de lui alors que Michele et l'autre maçon se précipitaient en bas, en faisant trembler l'échafaudage, et seul le dernier manœuvre, celui qui avait porté le panier avec Zorze, était resté figé, les mains sur sa bouche. On comprit tout de suite qu'il n'y avait rien à faire, le garçon s'était brisé les os en dedans, et plusieurs briques lui étaient tombées dessus, le frappant au thorax et à la tête ; il saignait sous ses cheveux aux reflets blonds, bougeait doucement la tête, et ses yeux roulaient, comme ceux d'un chat qui aurait été tué à coups de bâton. « Vierge Marie », répétait Matteo, et il ne savait pas comment le toucher avec ses trop grosses mains. Tout le monde se regardait.

« On l'emmène à la maison ? dit Michele, bouleversé.

– Bah, je ne sais pas », dit Matteo.

Comme toutes les fois que les choses se passaient mal pour lui, sa douleur intérieure était étouffée par une rage sourde. Pourquoi ça tombe toujours sur moi ? Saleté de travail, et saleté de vie...

« Désormais, c'est inutile, regarde », dit le dernier maçon, qui, entre-temps, était descendu lui aussi, pâle comme un linge.

Et ils virent tous que c'était vraiment peine perdue : les yeux du garçon s'étaient définitivement transformés en verre opaque, et son corps ne bougeait plus. Michele s'agenouilla, le toucha maladroitement au poignet, puis à la poitrine. On ne sentait plus rien.

« Il s'en est allé, le malheureux », et il se signa.

Tous les autres l'imitèrent.

« Que faisons-nous ? » demanda ensuite Michele.

Il n'avait pas encore vingt ans, et bien que son père l'eût déjà laissé se marier, il était encore habitué à lui obéir en tout. Cependant, cette fois-ci, même le contremaître semblait perdu.

« Le malheureux », répétait-il, les larmes aux yeux. À ce moment précis, la cloche de l'église des Frari se mit à sonner les vêpres, et Matteo se ressaisit. « En attendant, commençons par prévenir le patron. Et puis, emmenons-le à la maison. Il est tard désormais, on pensera demain à l'enterrer. »

Alors que Michele courait à la maison pour avertir les femmes, on envoya l'un des deux manœuvres chercher le sénateur Lippomano afin de l'informer du malheur qui était arrivé au chantier. Matteo retourna jusqu'au puits en titubant, reprit la bouteille et but une longue goulée ; puis il vit que le maçon qui était resté le regardait, recroquevillé sous les échafaudages, et il lui fit signe de venir et de boire lui aussi.

On n'avait pas besoin de ça, se disait-il ; et il lui semblait avoir le tournis plus que de raison. Diable, ce n'est quand même pas de ma faute, pensa-t-il. Je l'ai bien traité, moi.

Michele arriva aussitôt après, avec sa mère et sa femme : leur maison était à deux pas de là, sur un *campiello* identique à celui-ci, donnant sur le canal de la Giudecca. Les deux femmes s'agenouillèrent à côté du mort, pleurant à chaudes larmes. Même s'il n'était à la maison que depuis quelques jours, Zorze avait conquis tout le monde, blondinet qu'il était, et avec sa drôle de manière de parler ce dialecte vénitien à moitié appris qui sonnait si étrangement avec sa prononciation rude.

« C'est le destin ! » dit finalement Zanetta, après que toutes deux eurent crié fort pendant un moment, selon l'usage.

Et toutes deux commencèrent à songer aux aspects pratiques : dans ces cas-là, ce sont les femmes qui prennent en main la situation, malheur si l'on devait attendre les hommes. Michele, qui s'était serré contre sa femme Bianca et qui tremblait un peu, fut envoyé avec un manœuvre chercher un brancard, pour transporter le cadavre, et un bout de drap, pour le recouvrir. Puis Zanetta s'approcha de Matteo, regarda avec un soupir la bouteille vide abandonnée par terre à côté du seau et adressa un regard de reproche à son mari ; celui-ci, embêté, se nettoya la bouche du dos de la main.

« Comment cela est-il arrivé ? demanda la femme pour rompre le silence.

– Mais je n'en sais rien ! s'exclama le maçon. Il montait avec ses briques, avec Teta. Je ne sais pas, il a glissé. Et... »

La femme se tut. Elle seule savait que, à partir du jour où son fils avait commencé à monter sur les échafaudages

avec son père, elle attendait chaque soir leur retour avec une inquiétude obscure, en se préparant chaque fois à voir à leur place se présenter à la porte un garçon que l'on aurait envoyé pour venir la chercher, car un malheur s'était produit. Tant que seul son mari partait travailler, elle n'avait jamais eu peur, qui sait pourquoi ; mais maintenant qu'il y allait avec son fils, elle tremblait. C'était le seul garçon qui restait : les deux autres, la peste de 1576 les avait emportés, cette peste dont tout le monde se souvenait avec effroi car elle avait englouti la moitié de Venise. Seul lui était resté le plus petit ; et puis elle n'en avait plus eu. Depuis... combien d'années s'étaient écoulées ? Douze, oui, douze : l'enfant était devenu adulte, et il accompagnait son père sur le chantier. Ah, la vie, songea Zanetta.

Un pas rapide la fit tressaillir. Un homme, vêtu de velours noir, et portant une chaîne en or resplendissante autour du cou, avait débouché sur le *campiello* depuis la *calle*, le Magnifico ser Girolamo Lippomano. Bianca, qui était plus près, lui faisait déjà une révérence gauche, et Zanetta s'empressa de l'imiter, alors que Matteo allait à sa rencontre et s'inclinait maladroitement. Le sénateur ignora les deux femmes, fit un geste sec au maçon, et se planta devant le cadavre du garçon qui était encore étendu au sol. Il fit une grimace, puis leva les yeux vers les échafaudages du palais en cours de construction. Girolamo Lippomano avait l'air d'être sur la cinquantaine, il avait un grand front dégarni et sillonné de rides, peu de cheveux, gris, coupés très courts, et une petite barbe soignée qui commençait à blanchir. Membre du Sénat pendant de longues années, plusieurs fois élu *Savio Grande*, et nommé depuis peu *Procuratore di San Marco*, Lippomano était l'un des diplomates les plus appréciés de la République ; ambassadeur à Turin, puis à

Naples, il avait ensuite assumé des charges de plus en plus prestigieuses, auprès du roi de Pologne, et même auprès du roi de France. Depuis ces cours, il envoyait des informations très secrètes, dont lui seul savait comment il réussissait à se les procurer. Ses pairs, qui gouvernaient Venise d'une main de fer et qui ne s'étonnaient de rien, avaient pour lui la plus haute estime. Après avoir longtemps inspecté l'édifice inachevé, ser Girolamo jeta de nouveau un regard au cadavre en faisant un pas en arrière et une autre grimace. Il ne lui était même pas venu à l'esprit d'enlever son béret ; cependant, il se signa, rapidement, puis il donna l'ordre à Matteo de s'approcher.

« Qui était-ce ? » demanda-t-il d'un ton brusque.

Matteo haussa les épaules.

« Un apprenti. Je venais de le trouver.

– Et d'où venait-il ?

– D'Albanie, disait-il. »

Lippomano fit une autre grimace.

« Il faudra lui trouver un prêtre de chez eux », dit Matteo.

Le sénateur le regarda froidement.

« À quoi ça sert ? Désormais il est mort, il ne doit plus se confesser. Emmène-le sous le portique du Palais ducal et laisse-le là, les croque-morts de la mairie l'enterreront. »

Matteo hésita. Il n'était pas habitué à contredire les patrons, mais cette fois-ci il ne parvint pas à se taire.

« Illustrissime, ça ne va pas, il faut qu'un de leurs prêtres le bénisse. Sinon cette âme ne reposera pas en paix. »

Lippomano le fixa avec une attention imprévue et puis il haussa les épaules.

« Fais comme tu voudras. Il suffit que tu ne viennes pas me demander des sous à moi. »

C'est à ce moment-là qu'arrivèrent Michele et le manoeuvre avec le brancard. En voyant le sénateur, ils s'inclinèrent tous les deux, puis ils déposèrent le brancard à côté du mort et, le prenant par les aisselles et les genoux, ils le chargèrent. Il ne pesait pas très lourd. Le manoeuvre avait un balluchon noué en bandoulière qui, déplié, se révéla être un vieux drap de maison dont ils recouvrirent le garçon en lui faisant le signe de croix sur le front.

« Où l'emmenez-vous ? demanda le sénateur.

– Je pensais l'emmener chez moi, dit Matteo.

– Très bien », répondit ser Girolamo avec détachement.

Matteo s'adressa aux autres :

« Allez, emmenez-le à la maison. J'arrive tout de suite. »

Les deux travailleurs soulevèrent le brancard et le hisserent sur leurs épaules. Michele, Bianca et Zanetta s'inclinèrent encore, puis ils se mirent en chemin, derrière le mort. Lippomano attendit d'être resté seul avec Matteo, puis il sortit un mouchoir brodé de son gousset et essuya la sueur de son front dégarni. Le ciel s'était à demi couvert, mais il n'y avait pas de vent, et la chaleur était accablante. Matteo, en chemise et chaussures de toile, sans chaussettes, et son béret à la main, pensa que le sénateur devait avoir chaud. Tant pis pour lui, vu que les lois de la République sont tellement sévères et qu'elles sont à ce point à cheval sur le *decorum* des nobles : car ils ne peuvent sortir vêtus comme ils le souhaitent eux, mais toujours habillés en noir, et avec la pourpre s'ils sont magistrats dans l'exercice de leurs fonctions, puisque tous, jusqu'au dernier d'entre eux, représentent la *Serenissima*. Nous autres, en revanche, pensa Matteo, nous pouvons déambuler nu-pieds et couverts de haillons, cela indiffère tout le monde, y compris si nous crevons dans un coin de rue.

« Écoute, Matteo, j'ai quelque chose à te dire, dit Lippomano.

– Commandez.

– Dis-moi donc à quel point tu en es avec les travaux. »

Le ton sur lequel le sénateur lui avait posé cette question incita Matteo à rester sur ses gardes.

« Comme je vous l'avais dit, Excellence, commença-t-il prudemment. Il faudra un an et demi pour tout, mais d'ici les fêtes de la fin de l'année prochaine, je vous remets le travail fini. Si, par ailleurs, vous souhaitez que l'on finisse avant... »

Matteo s'interrompit, quelque chose lui disait que ce n'était vraiment pas là le moment de demander plus de sous au patron. Ser Girolamo, en effet, était en train de le fixer avec une expression désagréable. Il jouait avec la chaîne en or qu'il portait sur la poitrine. Il avait des doigts fins, des ongles soignés.

« Non, dit-il brusquement. Arrêtons là les travaux, plutôt. Je pars, je ne sais pas encore quand, dès cet hiver peut-être. Je serai absent deux ans au moins. Et je ne veux pas que le travail avance alors que je ne suis pas sur place. »

Matteo, qui, avant déjà, avait un peu le tournis, vacilla sous ce coup inattendu.

« Mais, Illustrissime, réussit-il à murmurer.

– Il n'y a pas de "mais" qui tienne, le coupa Lippomano, sur le ton de celui qui est habitué à commander et à ne pas être contredit. À ce stade, je ne comprends pas pourquoi ce chantier me coûte aussi cher, imaginons quand je ne pourrai pas l'avoir à l'œil... Je vous connais, vous autres. »

Matteo, mortifié, ne répondit pas.

« Alors, c'est entendu, conclut le sénateur. Tu viendras demain à la maison et nous ferons les comptes. Adieu, Matteo.

– À votre service, Excellence », balbutia le maçon.

Tandis que l'autre s'en allait, Matteo resta là, son béret à la main, si confus qu'il ne savait pas si c'était le matin ou le soir. Puis, il se souvint de la bouteille, et il regarda vers le puits, mais Zanetta, qui ne laissait jamais rien en désordre, devait l'avoir rapportée à la maison. Matteo cracha et, après avoir bien regardé autour de lui, il jura ; mais à voix basse. Les murs aussi avaient des oreilles, et le Saint-Office n'y repensait pas à deux fois avant de faire appeler un pauvre diable pour lui donner des coups de cordes s'il recevait une dénonciation anonyme à son sujet. Matteo se souvenait très bien que jadis il n'en allait pas ainsi ; quand il était jeune, les gens n'avaient pas aussi peur que maintenant, et personne ne trouvait qu'il y avait quelque chose de grave dans un juron qu'on aurait laissé échapper sans y penser ; mais les temps avaient changé, et pas vraiment en mieux. On n'a même plus la satisfaction de pouvoir jurer tranquille. Quelle saloperie de monde, pensa-t-il avec rancœur, alors qu'il s'acheminait vers sa maison.

Arrivé chez lui, il découvrit qu'on n'attendait que lui pour dîner. Il se lava les mains dans le seau, s'assit à table sur la seule bonne chaise, avec des accoudoirs ; Michele s'assit sur une autre chaise, à sa droite. Les manœuvres prirent place sur deux tabourets : par contrat ils dînaient avec eux et Matteo leur retenait leur repas sur leur paye. Zanetta et Bianca servirent la soupe, puis Zanetta s'installa sur le bord de la cheminée avec son assiette creuse sur les genoux, alors que Bianca continuait à traficoter en attisant le feu et en apportant un seau d'eau fraîche du puits ; finalement, elle prit elle aussi une assiette creuse, resta debout près de sa belle-mère et commença à manger. Matteo, ayant terminé sa première assiette de soupe, s'en fit verser une autre louchée, prit le gros pain durci, en coupa une tranche avec le